

## Ciné-Bulles

### Coup de coeur : Chronique d'un été / *Mon beau village*

Yves Rousseau

---

Volume 6, numéro 4, mai-juillet 1987

URI : [id.erudit.org/iderudit/34566ac](http://id.erudit.org/iderudit/34566ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Rousseau, Y. (1987). Coup de coeur : Chronique d'un été / *Mon beau village*. *Ciné-Bulles*, 6(4), 18-19.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

Yves Rousseau

## Chronique d'un été

■ Quoi de plus charmant, de plus rassurant

qu'un petit village blotti dans la campagne estivale ? Nous tentons dans les grandes villes de refonder l'intimité familière du village : des rues, des quartiers où les gens finiraient par se connaître. Pourtant, dans un vrai village, lorsqu'on y débarque, on ressent un très fort degré d'étrangeté. Quoi de plus opaque que ces gens qui se connaissent tous depuis des générations, et vous soupèsent lorsque vous y séjournez. Vous devenez l'étranger, incapable de voir les liens souterrains qui unissent ou déchirent cette petite communauté, vous n'avez accès qu'à la surface.

Jiri Menzel nous épargne la longue initiation qui serait nécessaire pour gagner la confiance des villageois. D'emblée, il nous présente son cher petit village de l'intérieur. Dès le premier plan, la partie est jouée. Un brouillard sinistre masque le village, une silhouette émerge, c'est Pavek, camionneur de son état. Rondouillard, il marche du pas décidé de l'ouvrier socialiste allant au travail. Il siffle non pas l'Internationale mais pour appeler son partenaire Otik, une grande échalothe à la tête chevaline. Sur un décor funèbre se détache maintenant un *team* comique irrésistible. Otik tente maladroitement de marcher au pas de Pavek ; mission impossible pour l'instant. Ils ne seront synchrones qu'à la fin, après avoir failli se perdre. Mais ce sera Pavek, le père

de famille raisonnable qui marchera au pas d'Otik le simple d'esprit. **Mon beau village**, c'est la trajectoire des deux compères, leur séparation après une gaffe d'Otik que Pavek, cette fois, ne digère pas, et leurs retrouvailles.

À travers leurs déplacements, nous plongeons dans la vie intime du village et de ses habitants. C'est l'occasion pour Menzel de dépasser la critique du système socialiste et des aberrations pour entrer dans le domaine plus délicat des sentiments humains. Le scénario se ramifie et devient une sorte de journal intime collectif des villageois.

Menzel saisit le mouvement des corps pour mieux faire sentir celui des âmes. On se déplace beaucoup dans ce village : camionneurs, membres de la coopérative, yuppies pragoïses qui font perpétuellement du jogging. Si on s'arrête, on s'expose à des dangers. Otik se repose dans la benne du camion, il sera enseveli par un chargement de sable ; un ouvrier agricole dort dans un champ et la moissonneuse lui passe dessus ; le docteur s'arrête pour admirer le paysage et faire la conversation à son chien, et sa propre voiture le renverse.

La rupture Pavek/Otik déclenche une trajectoire d'Otik vers Prague, filmée comme la ville la plus laide du monde. Otik y est littéralement aspiré, puisque son patron convoite sa maison pour la retaper. Tout le village est concerné par ce départ, qui devient le symbole de la loyauté ou de la trahison. Certains ferment les yeux sur l'escroquerie pour en tirer des avantages personnels. C'est la partie la plus convenue du film, tombant dans un schématisme connu sur l'opposition ville/campagne et les vicissitudes du système.

Le médecin vaudrait à lui tout seul qu'on aille voir le film. Dans la lignée des grands velléitaires de la littérature slave, il déteste soigner ses patients, préfère prendre le fossé en voiture en récitant du Rimbaud ou déguster un

*Ceux qui verraient un contenu politique en contrebande dans **le Dormeur du val** apprendront avec intérêt que ce poème n'a rien à voir avec celui récité en tchèque par le médecin. Il s'agit d'un choix du traducteur pour donner une équivalence francophone au célèbre poème champêtre tchèque employé dans le film.*



bière, tenue au frais dans un caveau du cimetière local, juste à côté de la maison de Pavék. C'est le seul endroit du village où l'on puisse s'arrêter en toute sécurité, fuyant la chaleur étouffante de l'été champêtre. Mort et humour sont omniprésents et intimement liés. Peut-être parce que le sourire est la première partie visible du squelette et qu'à chaque fois que nous voyons un crâne nous avons, forcément, l'impression qu'il se moque de nous, pauvres vivants.

Ceux qui ont lu les premiers ouvrages de Milan Kundera retrouveront ces figures familières de l'univers tchèque comme le médecin excentrique, le jeune couple adultère, l'étudiant naïf amoureux transi, le mari cocu, l'orchestre municipal, le peintre charmeur et bien d'autres, tous interprétés magistralement. Menzel a été acteur et, comme Jean Renoir, on sent qu'il aime ses personnages, même les plus tordus.

Le comique de Menzel est psychologique, il découle davantage du caractère des personnages que des coups du sort ou d'une accumulation de catastrophes. Il fonctionne par plans larges, où le village respire, existe comme un espace vivant où les acteurs se sentent chez eux. Le gag des allumettes en est un exemple. Non seulement Menzel se paye le luxe de préparer le gag par des allusions tout au long du film, mais encore il le traite dans un plan unique, qui laisse place à l'environnement, aux autres acteurs qui partagent le cadre et la réaction de la victime elle-même. On imagine d'autres réalisateurs dits comiques qui auraient fragmenté ce plan pour en augmenter les effets avec force champ/contre-champ et plans de réaction, gros plan sur la boîte d'allumettes, etc. Menzel, comme Tati, refuse de prendre le spectateur par la main pour l'obliger à regarder un détail unique. En ces temps où le spectateur est de plus en plus paresseux, cela relève du courage cinématographique. ■



Pavék, le père de famille raisonnable qui marchera au pas...



... d'Otik le simple d'esprit